

Béatrice de Boisanger

# LA ROSE DE RICHMOND



Denoël

roman

Extrait de la publication



# **LA ROSE DE RICHMOND**

DU MÊME AUTEUR

*Mémoire des Isles*, Olivier Orban, 1986.

*Un jour vous m'oublierez*, roman, Olivier Orban, 1989.

**Béatrice de Boisanger**

**LA ROSE  
DE RICHMOND**

**Denoël**

**roman**

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-24168-8  
B 24168-1

A Richmond Hill vit une fille  
Plus radieuse qu'un matin de mai,  
Qui par son charme l'emporte sur toutes les autres filles  
Ô rose sans épines.  
Cette fille si belle, au sourire si doux,  
M'a conquis tout entier.  
Je renoncerais à des couronnes pour la dire mienne,  
La jolie fille de Richmond Hill.

*La Rose de Richmond*, ballade anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle





*A Minnie Seymour  
épouse du colonel Dawson*

Lord Albemarle et le duc de Wellington sont partis il y a moins d'une heure. J'ai entendu la porte se refermer, puis le bruit des roues sur le gravier. Ils étaient arrivés à la fin de la matinée. Le duc avait avec lui mes lettres, toutes mes lettres. Il n'en manquait aucune comme je l'ai vérifié avec la plus grande attention. George, si désordonné de son vivant, dont les poches étaient toujours pleines de billets froissés, de bouts de rubans ou de gants parfumés, les avait conservées soigneusement classées, et ce détail m'a fait monter les larmes aux yeux. Je leur ai remis les pages que j'avais reçues de George, puis j'ai quitté la pièce, les abandonnant à leur triste besogne.

Ils sont restés enfermés tout le jour. On ne livre pas aux flammes en quelques instants un demi-siècle de passion, d'aveux et de mensonges. Réfugiée dans ma chambre, je les imaginai tous deux penchés vers l'âtre, y jetant les liasses avec des gestes mécaniques, lord Wellington grand et maigre dans son éternelle redingote gris-bleu et ses pantalons clairs, et mon fidèle Albemarle, les pommettes un peu rouges au-dessus de la cravate blanche. Enfin ils se sont retirés, emportant dans une

grande enveloppe scellée d'écarlate les documents qui serviront un jour à ma réhabilitation et qu'ils doivent déposer à Londres, dans les coffres de la banque Coutts.

Alors seulement je suis rentrée dans le salon éclairé par le soleil couchant de cette journée d'août 1833. Une odeur âcre y flottait, mélange de cire fondue et de papier brûlé. Une tache rousse s'était formée sur le marbre de la cheminée, qui n'était pas là le matin. Dans le foyer s'accumulaient des débris grisâtres, impalpables, tout ce qui reste de ma vie.

*Que la gloire du monde passe vite!* Il n'y a guère de jour où je ne médite ce passage de l'Écriture car je n'en connais point qui me ramène davantage à mon passé. J'ai été l'objet de la plus folle passion, j'ai eu la tête tournée à force de compliments et de bals, j'ai vu des hommes à mes pieds, des ministres dans mon antichambre et des rois dans mon salon, et je me retrouve vieille femme solitaire et vêtue de noir, entre ma corbeille à ouvrage et mes chats. Tout m'a été donné en partage, la fortune, l'amour et la beauté, et trop souvent il m'a semblé que Dieu ne m'avait accordé ses grâces que pour en faire aussitôt un fardeau. Mieux aurait valu certainement que je ne fusse jamais née.

Chaque jour je me promène dans mon passé, comme dans un palais délabré, rempli de passages ne menant à rien, de chambres vides, et d'autres dont j'ai perdu la clé, où, derrière des portes fermées, dorment des souvenirs inavouables. Et chaque jour aussi je me demande si ma vie aurait pu être différente. Que serait-il advenu si Mr. Fitzherbert avait vécu? Si mon chemin n'avait pas croisé celui du prince de Galles un certain jour de mars et si j'avais été moins jolie? Si... si... mais à ce jeu stérile, j'ai toujours été perdante. Le temps, qui éteint les passions et jette sur toutes choses le voile de l'oubli, a fini par me convaincre que notre destinée est inscrite dans les fibres de notre être, et que la Providence a mille moyens pour parvenir à ses fins.

Par les fenêtres ouvertes du salon, le bruit de la mer me parvient, apaisant, inlassable, si familier qu'il m'arrive de ne plus l'entendre. Il continuera quand je ne serai plus, et comparée à ce gigantesque mouvement des eaux recommencé depuis le fond des âges, Maria Fitzherbert n'aura été rien d'autre qu'un infime accident de la nature, une légende faite et dé faite au gré de l'Histoire.

Mais je ne veux pas que la vérité meure avec moi et c'est pour vous, Minnie, que j'entreprends ce récit. Pour vous qui m'êtes plus chère que tout au monde. Là où Dieu nous juge tout entiers et d'un seul regard, les hommes ne savent considérer que des actes ou des sentiments isolés. C'est sur ma vie entière que je vous demande de me juger.



PREMIÈRE PARTIE

Le temps du clavecin



## I

Je suis née il y a plus de soixante-dix ans, le 26 juillet 1756, à l'heure où la campagne du Shropshire s'endormait dans la chaleur de midi. C'était alors le temps des perruques, des tricornes, des paniers et des mouches sur les joues, le temps du clavecin, du mousquet et des carrosses. Je mourrai dans un monde étrange, celui des fracs noirs, des pianos, de la vapeur et des brevets. Je le quitterai sans regrets car je n'y ai plus ma place. Pour en revenir à ma naissance, les circonstances en furent aussi extraordinaires que le seraient les aventures de ma vie. Ma mère, saisie par les premières douleurs, dut en effet abandonner précipitamment la berline familiale qui l'emmenait à Londres, et c'est dans une ferme qui se trouvait fort opportunément sur le bord de la route qu'elle me mit au monde. De ce pauvre cottage où j'ai poussé mon premier cri aux palais que j'ai connus par la suite, le contraste pourrait donner lieu à bien des réflexions philosophiques. Je ne les ferai pas, elles seraient trop faciles.

Trois jours plus tard, je fus portée sur les fonts baptismaux sous le nom de Mary-Ann. Cependant, aussi loin que remontent mes souvenirs, on ne m'a jamais appelée que Maria.

A présent que je suis une vieille femme, il n'est guère de jour où je ne retourne à ma lointaine enfance. Je n'en ramène que quelques fétus flottant à la surface des années, témoi-

gnages insignifiants auxquels je m'accroche et dont la seule rareté fait le prix : le parfum d'iris et le crissement léger des jupes de satin de ma mère, ce petit chat noir et blanc, paré d'un nœud bleu pâle et couché dans une corbeille d'osier, que l'on m'avait donné pour mes cinq ans, et la prière du soir qui réunissait autour de mon père la famille et les domestiques agenouillés sur le parquet du salon de notre manoir de Brambridge.

*Ave Maria gracia plena.* Je joignais ma petite voix au pieux bourdonnement, et la cuisinière qui avait des rhumatismes remuait pour trouver une position plus confortable. *Dominus tecum, benedicta tu es in mulieribus.* Comment aurais-je pu deviner que ces paroles faisaient de nous des réprouvés au sein du royaume d'Angleterre?

Pour rien au monde, Minnie, je ne voudrais vous blesser dans vos croyances, et si l'évêque de Winchester n'avait rejoint un univers supposé meilleur, il pourrait témoigner des scrupules avec lesquels je vous ai élevée dans la foi anglicane de vos pères. Mais je ne suis pas de ceux qui, lorsqu'ils ont reçu un soufflet sur une joue, tendent benoîtement l'autre à leurs persécuteurs, et mon vieux cœur trouve encore des ressources pour s'indigner du traitement qui nous était infligé à nous autres catholiques. Nous étions les brebis galeuses du royaume, et l'on aura peine à croire qu'il nous était interdit de pratiquer ouvertement notre religion, mais aussi de voter, d'être élus, de fréquenter les universités ou d'exercer une charge publique.

A dix ans, selon la coutume des familles catholiques, je fus envoyée à Paris pour y être mise pensionnaire au couvent des Filles anglaises de l'Immaculée Conception. Par une bizarrerie de la mémoire, je revois fort bien tous les détails de ce voyage. Je n'ai rien oublié des immenses malles de cuir, véritables tombeaux où pendant des jours les chambrières ensevelirent robes, châles et bas, pas plus que je n'ai perdu le souvenir du barouche à grandes roues jaunes dont nous nous étions fait



suivre en France, et je me retrouve transportée à cette époque, petite fille encore tendre et tendrement aimée, assise dans cette même voiture entre mon père et ma mère, et regardant par la portière les longues routes bordées d'ormes de l'Artois et les paysannes en corsage vert pâle, rose ou rouge, sur le pas de leur porte.

Dès le premier instant, j'ai aimé la France. Il y a une vivacité dans le caractère de ses habitants, une légèreté dans l'air qui font vibrer chez moi une fibre particulière, et n'ayant jamais été économe de mon âme comme la plupart de mes compatriotes, il m'a toujours semblé que je tenais davantage du tempérament français que de l'anglais.

Peu avant leur départ de France, mes parents me conduisirent à Versailles, au grand couvert du Roi. De majestueux escaliers qui sentaient l'urine et que montaient et descendaient sans cesse des laquais, des suisses ou des gentilshommes, nous menèrent jusqu'à une salle aux lambris dorés où se pressait une foule, l'épée au côté, le chapeau à la main, qui regardait bouche bée la longue table royale surchargée de plats, de cristaux et d'argenterie.

En leur qualité d'étrangers distingués, mes parents, qui me tenaient par la main, s'étaient vu placer au premier rang. Devant nous, Sa Majesté Louis XV entreprit de dépecer avec ses doigts un poulet entier. De chaque côté de son fauteuil, un courtisan extasié, la serviette sur le bras, contemplait ce manège. Indifférent, le vieux roi levait les ailes, détachait les pilons et alignait méthodiquement les morceaux dans son assiette, s'arrêtant de temps à autre pour sucer l'un de ses augustes doigts.

Au mépris de l'étiquette, le fou rire me prit. Incoercible, mon rire d'enfant cascada sous les girandoles et les lustres. Surpris, le Roi leva la tête au moment où ma mère, écarlate de confusion, m'attirait à elle, pressant mon visage contre les paniers de sa jupe pour étouffer mes gloussements. Autour de nous, la foule s'était écartée, ménageant un espace. Je sentis

alors qu'on me touchait l'épaule. Je levai les yeux. Penché vers moi, un seigneur portant le cordon bleu en sautoir sous une veste de satin broché présentait à la hauteur de mon nez un plateau d'argent chargé de fruits confits. « De la part de Sa Majesté. » Sans me faire prier, je choisis une prune dont la robe violet sombre était semée de petits cristaux de sucre, et la joue gonflée par ma prune je souris timidement au duc de Soubise.

Je pleurai à chaudes larmes lorsque mes parents m'abandonnèrent aux mains des religieuses, mais si l'on m'interrogeait à présent sur les années les plus heureuses de mon existence, je choisirais certainement celles que j'ai passées chez les Filles anglaises.

Jardin à l'abri des hauts murs où venait se briser la rumeur de la ville, allées sablées, dortoirs où nos lits étroits étaient isolés par des rideaux de toile blanche, chapelle tranquille où la lampe de la présence divine brûlait dans la pénombre, longs couloirs aux carreaux rouges cirés, d'où surgissait silencieusement une religieuse portant un scapulaire bleu ciel, tout a disparu mais il suffit que je ferme les yeux pour que tout surgisse du néant, et pour que j'entende à nouveau la voix de mère Jeanne-des-Anges me dire par-delà les années : « Mademoiselle Smythe, mère Agathe de la Sainte-Trinité me signale que vous vous êtes encore emportée aujourd'hui, pour la troisième fois depuis lundi et toujours pour des vétilles. »

Grande et mince sous l'habit conventuel, mère Jeanne-des-Anges avait des yeux gris, froids comme ces glaciers que je vis plus tard en Suisse, un visage dont la guimpe empesée accusait la pâleur, et de longues mains aristocratiques qu'elle cachait dans ses manches. Elle laissait tomber sur moi un regard pensif.

« D'ordinaire, mon enfant, vous êtes un modèle de sagesse. Pourquoi ces éclats subits? Pourquoi? »

Je murmurai :

< Parce que je veux que l'on m'aime. Je ne veux pas qu'on me laisse dans un coin.

– On ne vous aimera, dit sévèrement mère Jeanne-des-Anges, que si vous êtes aimable. Apprenez donc à dompter ce caractère impétueux. >

A quatorze ans, mon éducation terminée, je regagnai l'Angleterre où m'attendaient mes parents et mes quatre frères. Personne ne m'avait dit jusque-là que j'étais jolie. Il n'y avait point de glaces au couvent pour ne pas encourager la vanité, ce défaut si répandu chez les filles en lequel mère Jeanne-des-Anges croyait voir une menace pour notre félicité éternelle. Poussée par la curiosité, il m'était arrivé, je le confesse, de chercher mon image à la dérobée dans l'eau tranquille du bénitier de la chapelle ou dans quelque vitre opaque, mais je n'y avais jamais trouvé qu'un reflet tremblant et mensonger. Ce fut donc avec un plaisir à peine secret que je vis dans les miroirs de Brambridge mon teint d'églantine, mes grands yeux noisette, mes épais cheveux d'or pâle et ma bouche en cœur qui s'ouvrait sur des dents parfaites. Dans un élan de piété, je remerciai le Ciel de n'avoir ni le teint brouillé ni les grosses joues de ma cousine Suzan Errington. Il n'y avait que mon nez qui me semblait un peu long.

*Vanitas vanitatum.* Mes mains blanches dont j'étais si fière sont à présent couvertes de taches brunes, mes cheveux tombent et j'ai encore perdu une dent il y a quelques semaines. Comme aurait dit M. de Voltaire, je m'en vais par petits morceaux. Lorsque je m'aperçois par hasard dans la psyché de ma chambre – car il y a longtemps que je ne m'y cherche plus – je suis toujours surprise d'y découvrir ce visage où le nez se dresse comme une tour épargnée par le temps au milieu de la ruine de mes traits, et cette lourde silhouette en robe de soie noire qui rappelle si peu la radieuse Maria de ma jeunesse.

Je ne vous ai jamais parlé, Minnie, de mon premier mari.

Pourtant, laissez-moi aujourd'hui m'attarder un moment sur cet épisode lointain de ma vie, non par vaine nostalgie de vieille femme mais parce que tout s'enchaîne et qu'il convient de voir dans ce bref mariage l'un des premiers pas de ce long voyage terrestre qui m'a conduite à ma solitude de Brighton.

Mr. Weld, un veuf de quarante ans, aurait pu être mon père. La première fois qu'il me vit, chez mon oncle Henry Errington, il ne prononça pas deux paroles de toute la soirée. « Maria », me dit après son départ ma cousine Suzan, « as-tu remarqué comme Mr. Weld t'a dévorée des yeux à travers la table du dîner au lieu de faire honneur au pâté de rognons et au pudding au citron? »

Il revint le lendemain, puis le surlendemain. Il m'intimidait bien un peu avec sa gravité d'homme mûr, ses chevaux admirablement harnachés et cette autorité de grand seigneur, mais j'aimais son lent sourire, ses larges épaules bien prises dans un habit bleu de roi à gros boutons d'argent et le regard tendre de ses yeux gris sous les cheveux bruns légèrement poudrés. Telles furent les raisons pour lesquelles j'épousai à dix-huit ans Mr. Weld. J'en connais de plus mauvaises.

Sitôt notre mariage célébré, mon mari m'emmena dans son domaine du Dorset. Vous avez été à Lulworth, mon cher cœur, avec le colonel Dawson. Vous connaissez donc à présent les quatre tours rondes couronnées de mâchicoulis, la longue terrasse, les pièces innombrables. Mais les buffets y sont-ils encore remplis d'une argenterie massive, les crédences chargées de porcelaines de Chelsea et de Derby, les domestiques en livrée, cochers, femmes de chambre, valets d'écurie, gâtesauces, toujours aussi nombreux?

De ce domaine enchanté, je ne fus maîtresse que quelques mois. Je n'ai pas oublié ce jour où mon mari me dit : « Maria, ferez-vous avec moi cette promenade à cheval que vous m'avez promise? » J'avais ce jour-là, je m'en souviens, une longue jupe de drap vert sombre, et la plume de mon chapeau me chatouillait la joue. C'est dans l'allée qui mène aux écuries



*Je n'étais rien, mais on me soupçonnait d'être tout. Je n'étais qu'une ombre, mais une ombre que l'on courtisait dans l'espoir ou la crainte qu'elle ne prît de l'épaisseur.*

Ainsi parle Maria Fitzherbert, celle qu'on appelait "la Rose de Richmond", l'une des figures les plus mystérieuses de l'histoire de l'Angleterre. Tout Londres chuchotait sur son passage : avait-elle épousé secrètement le papillonnant prince de Galles, le futur prince régent ?

Du couvent de Paris où elle fut élevée, à cette maison de Brighton où elle mourut solitaire, des salons du Palais-Royal à ceux de Carlton House, Maria aura tout connu : l'amour, la fortune, la célébrité, mais aussi les scandales, la cruauté de la raison d'Etat, la trahison et l'oubli.

Dans ces mémoires imaginaires sur toile de fond historique — la Révolution française et les guerres napoléoniennes vues de Londres —, Béatrice de Boisanger n'a pas seulement brossé le portrait d'une inconnue au destin éblouissant et cruel. *La Rose de Richmond* est aussi le tableau coloré d'une Angleterre disparue sur laquelle on ne peut s'empêcher de rêver, celle des grandes luttes politiques dont les acteurs avaient pour nom : Pitt, Fox ou Sheridan; l'Angleterre des duchesses excentriques, des lords pleins de morgue, des premières courses de chevaux, des premiers bains de mer, du triomphe de la vapeur. Un royaume où, déjà, une presse impitoyable s'acharnait sur l'héritier de la Couronne.

Arrière-petite-nièce de Chateaubriand, Béatrice de Boisanger est l'auteur d'une saga sur l'île Maurice, *Mémoires des îles* (1985) et d'un roman sur l'Empire, *Un jour vous m'oublierez* (1990), publiés chez Olivier Orban.

Illustration de couverture :  
*La Promenade matinale* ou  
*Portrait de M<sup>r</sup> et M<sup>rs</sup> Andrews*,  
Thomas Gainsborough.  
National Gallery, Londres.



B 24168.1  5.94  
ISBN 2.207.24168.8  
110 FF TTC